

Note de lecture

Ivan Sainsaulieu, Arnaud Saint-Martin (sous la direction de), *L'innovation en eaux troubles. Sciences, techniques, idéologies*, Éditions du croquant, 2007.

Cet ouvrage collectif, fruit d'un colloque international, propose de (re)penser un phénomène social « à tiroirs », celui de l'innovation scientifique et technique contemporaine, au prisme de disciplines variées. Dans une société où le discours de l'innovation scientifique et technique est omniprésent, « sanctuarisé », cadré par les pouvoirs publics et de nombreux experts prophétisant un monde meilleur, les auteurs invitent les chercheurs à interroger l'évidence du terme d'innovation et à « reprendre le fil de l'analyse théorique et empirique des activités trop rapidement écrasées sous et par le vocabulaire aujourd'hui routinisé de l'innovation » (p.20). Il s'agit en somme de penser l'innovation à partir d'une extériorité du discours de l'innovation et c'est là que réside l'intérêt principal de l'ouvrage.

Pour ce faire, les auteurs ont rassemblé de multiples contributions organisées en deux parties intitulées respectivement « l'innovation en perspectives » et « l'innovation en situation ». Les analyses critiques et généalogiques menées dans la première partie visent à dénaturer un terme employé tant dans le langage ordinaire que savant et dans lequel les chercheurs sont eux-mêmes pris. L'enjeu est de taille puisqu'il s'agit de libérer ou encore d'« immuniser le [travail de recherche] de l'emprise de catégories réifiantes [...] et de problèmes finalement mal posés » (p.26). La seconde partie composée de huit chapitres propose une réflexion sur les usages de l'innovation à partir d'explorations embarquées qui couvrent des terrains variés. Ce panorama offre *in fine* au lecteur une vue d'ensemble sur les applications contemporaines de l'innovation et les interrogations qu'elles soulèvent.

La première partie s'ouvre sur un chapitre consacré à la généalogie de l'innovation. À partir d'une analyse lexicographique et historiographique du vocabulaire et des lieux de l'innovation, Guillaume Carnino retrace les différentes représentations dont elle a fait l'objet. Il montre notamment qu'à partir du milieu du siècle des Lumières et surtout de la seconde moitié du 19^{ème} siècle, la notion d'invention, perçue jusqu'alors comme dangereuse et peu souhaitable, est progressivement dissociée de celle de découverte (scientifique) et aplatie par la notion d'innovation technique.

Dans le second chapitre, l'analyse de l'émergence et du développement de la sociologie de l'innovation scientifique et technique révèle que les approches réflexives de cet objet sont minoritaires dans la littérature savante. Cette absence de distance critique vis à vis de « l'évidence novatrice » aurait laissé prospérer, depuis les années 1980, une « sociologie acritique de l'innovation » (p. 80) désormais prise pour cible. Aussi, Jérôme Lamy et Arnaud Saint-Martin attirent-ils l'attention sur les dilemmes relatifs à la posture du chercheur « in or/an out » face à cet objet « piégé ». Au chapitre suivant, dans le monde académique, la diffusion du langage de l'innovation se traduit également par la « politique de clusterisation » mise en œuvre dans l'enseignement supérieur et de la recherche (ESR) à travers la création de « pôles de compétitivité ». À la lumière d'une enquête visant à comprendre les implications multiples de cette politique sur les chercheurs et leurs recherches, Ronan Le Roux et Jérôme Lamy analysent ce dispositif comme étant le cheval de Troie d'une politique de privatisation de l'ESR qui procède « par petites touches » (p.104). Au chapitre suivant, Erwan Lamy s'intéresse au processus de formation de la « pensée gestionnaire de l'innovation » dans et par les enseignements des sciences de gestion. Prenant appui sur une enquête statistique exploratoire, il démontre que même si l'innovation est quasi unanimement valorisée, les étudiants, loin d'être passifs, déforment ou bien laissent de côté certains points des

enseignements. Enfin, toujours dans l'ESR, « à l'école des winners », le langage de l'innovation est également diffusé depuis 2009 à travers des dispositifs multiples comme celui des « Doctoriales ». Ce type de dispositif agit, selon les auteurs du 5^{ème} chapitre, comme un outil de « gestion des significations de ce que *doit* être la recherche et le métier de chercheur au 21^{ème} siècle » (p.138-139) qui vise *in fine* à diffuser et incorporer l'idéologie de la science par l'innovation et l'entrepreneuriat.

Pour clore cette première partie, Mélanie Clément-Fontaine interroge la légitimité de l'invocation du « vide juridique » par les promoteurs d'innovations. Elle révèle qu'il ne s'agit là, en réalité, que d'un « alibi » derrière lequel se cachent bien souvent « des revendications sectorielles de groupes d'individus souhaitant que le droit évolue, non parce qu'il est défaillant, mais parce qu'il dérange » (p. 155).

La seconde partie consacrée aux « explorations embarquées », débute par un chapitre consacré à l'innovation technologique dans le domaine des neurosciences. Distinguant l'usage des nouvelles technologies comme instruments scientifiques, de leur usage clinique (diagnostic), Maxence Gaillard analyse la manière dont « l'activité scientifique [...] s'approprie les innovations techniques » (p. 169). Son étude apporte un éclairage utile sur les effets épistémologiques et scientifiques de leur usage dans le champ des sciences cognitives.

Au chapitre 8, les auteurs montrent que la recherche dans le domaine des neurosciences est soumise à une autre forme d'injonction à l'innovation, celle de l'interdisciplinarité devenue une sorte de « panacée épistémologique voire de novlangue » (p. 195). S'appuyant sur l'analyse d'une recherche en cours à des fins d'innovation thérapeutique, ils mettent à jour quelques-uns des problèmes que soulèvent la pratique de l'interdisciplinarité et s'interrogent sur le rôle et la place permis à la sociologie, mais aussi aux patients dans ce type de recherche.

Puis, le lecteur quitte un temps le domaine des neurosciences pour s'embarquer dans l'univers des logiciels. Dans le chapitre 9, les chercheurs discutent le rapprochement trop rapidement opéré entre les logiciels libres et la notion d'innovation. A partir d'une analyse de cas, le logiciel Scilab, ils soulignent l'importance de considérer le temps long pour analyser « les processus d'innovation » qui tendent à être « systématiquement appréhendés sous l'aspect de la fulgurance et de l'évidence » (p. 226). Ils invitent également à penser l'émergence des logiciels libres davantage en termes de « rénovation » que d'invention. Toujours dans l'innovation informatique, Eric Zufferey propose quant à lui de penser le phénomène du *hacking* ou, tout du moins, une catégorie de pratiques des *hacker*, celles qui visent à perturber la diffusion d'« innovations verticales », comme une forme de « contre-innovation ». A sa suite, Christian Bessy analyse la notion d'innovation dans l'industrie du logiciel au prisme des enjeux en termes de droits à la propriété intellectuelle.

Le lecteur revient ensuite sur le terrain des neurosciences et, plus précisément, de la simulation informatique du cerveau humain à travers l'étude du *Human Brain Project*. L'analyse du travail de conviction des porteurs de ce programme de recherche européen révèle que dans ces « opérations technico-scientifiques de grande ampleur, les convictions scientifiques des leaders semblent rester structurantes par rapport aux nécessités de la mise en œuvre d'applications technologiques » (p.285). Dit autrement, le pari scientifique prime sur les promesses de révolution thérapeutique. Puis, partant d'une analyse des résistances/réticences d'une partie de la communauté scientifique à la création de la plateforme recherche ISIDORE, Yannick Maignien et Dominique Vinck interrogent les évolutions dans le domaine des « humanités numériques » ainsi que leurs conséquences sur les manières de « faire science » en SHS. Ils encouragent les chercheurs « à s'interroger sur le sens même des processus d'innovation auxquels ils contribuent » (p. 303).

Le dernier chapitre est de nouveau consacré à l'ESR à travers une étude des *spin offs* universitaires (entreprises issues de la recherche). Une analyse du processus de (non)-création d'une *spin-off* au prisme de la notion de légitimité permet aux auteurs de mettre en évidence le « paradoxe de la valorisation universitaire de la recherche » (p.321) dans l'explication de cet échec et de leur faible développement en France.

Au final, cet ouvrage dense et pluridisciplinaire permet d'éclairer de façon fine et stimulante comment de façon plus ou moins consciente et avouée, les experts, quels qu'ils soient, n'échappent pas au discours normatif sur l'innovation et aux présupposés idéologiques dont elle est chargée. Sans tomber dans l'excès critique, ni dans la rhétorique de l'emballlement, les auteurs appellent à une vigilance critique des chercheurs dont les travaux portant sur cet objet de recherche séduisant mais « piégeant », peuvent difficilement faire l'économie d'une analyse critique des fins et des limites de celle-ci. Cet ouvrage se révèle ainsi précieux en ce qu'il permet d'éclaircir et de renouveler les analyses du phénomène trouble de l'innovation désormais omniprésent dans les discours. Il apporte certes peu de réponses aux questions qu'il soulève, mais il offre aux lecteurs de multiples pistes de recherche pour penser les changements à l'œuvre dans les divers champs sociaux où se déploie l'innovation.

Par Sylvie Morel
Docteure en sociologie
Chercheuse associée au CENS (UMR 6025)